



Réalisé entre deux chefs-d'œuvre (*Le Pigeon* et *Les Camarades*) par un Mario Monicelli alors au sommet, ce joyau est la chronique d'une nuit de la Saint-Sylvestre qui tourne au désastre pour un trio de bras cassés pathétiques - une éternelle figurante de Cinecittà (Anna Magnani), un vieux cabotin fatigué (Totò) et un petit escroc sans envergure (Ben Gazzara). Le film commence comme une pièce de commedia dell'arte usée où tout le monde est en sursis, mais cette énergie un peu criarde trouve rapidement à se fondre dans les rouages d'une mécanique burlesque absolument merveilleuse de précision.

Monicelli utilise les décors naturels de Rome comme un théâtre à ciel ouvert où se déploient de grandes scènes à la démesure de plus en plus marquée. Places désertes, night-clubs bondés, retour sur la séquence de la fontaine de Trevi de *La Dolce Vita* avec Totò et Magnani (le film de Fellini est sorti quelques mois auparavant), villa gothique peuplée d'aristocrates allemands et chantiers au petit matin surgissent comme les visions démantées d'un rêve au noir et blanc cristallin. Au-delà de son casting invraisemblable (Magnani, Totò, Gazzara !), c'est dans cette manière d'avancer dans une vaste nuit artificielle et d'avalir les espaces urbains comme autant de scènes oniriques que le film séduit. La déambulation, le jeu sur le vide ou le trop-plein (magnifique scène où Totò et Ben Gazzara se retrouvent dans une zone complètement détruite par les feux d'artifice) chargent le film d'une scintillante mélancolie hivernale.

Cet étincelant marathon nocturne doit probablement beaucoup au Fellini de *La Strada* et au Visconti de *Nuits blanches*. Mais Monicelli sait se rappeler à la meilleure tradition néoréaliste en tirant de ces « inutiles » une dimension tragi-comique d'une grande acuité politique. La rupture finale, amorcée par la révélation des subterfuges de Lello (Gazzara), est une explosion mélodramatique qui amorce la veine la plus engagée de l'auteur (qui atteindra son sommet dans *Les Camarades*) : nul jugement porté sur le personnage pourtant misérable de Lello, mais un débordement d'affects qui débouche sur le constat amer d'une faillite sociale. Unis dans leur solitude, les trois personnages font corps jusqu'au bout, lors d'une scène d'anthologie de vol dans une église : cette énergie profane entièrement dirigée vers le peuple (Magnani hurle des « Miracle ! » pour essayer de faire passer le larcin pour une intervention divine) est ce qu'il y a de plus admirable dans *Larmes de joie*, élevant la fable sociale du « néoréalisme rose » (la croyance, l'amour et les grands sentiments) au lyrisme le plus engagé.

Vincent Malausa, *Cahiers du cinéma*, avril 2013



Larmes de Joie

Risate di gioia

Italie - 1960 - 1h46 - noir et blanc

FICHE TECHNIQUE

Réalisation : Mario Monicelli - Scénario : Suso Cecchi d'Amico, Agenore Incrocci, Furio Scarpelli, Mario Monicelli d'après les nouvelles *Ladri in chiesa* et *Risate di Gioia* issues du recueil *Nouvelles romaines* d'Alberto Moravia - Musique : Lelio Luttazzi - Photographie : Leonida Barboni - Décors et costumes : Piero Gherardi - Montage : Adriana Novelli - Producteur : Silvio Clementelli - Production : Titanus

FICHE ARTISTIQUE

Gioia : Anna Magnani - Umberto Pennazuto : Totò - Lello : Ben Gazzara - L'Américain : Fred Clark - Milena : Edy Vessel - Mimi : Gina Rovere - L'Ami de Milena : Toni Ucci - Alfredo, le conducteur : Marc Ronay - Le grand-père de Gioia : Carlo Pisacane

WWW.ACACIASFILMS.COM - WWW.FACEBOOK.COM/ACACIASDISTRIBUTION/
WWW.INSTAGRAM.COM/LESACACIASDISTRIBUTION/ - WWW.TWITTER.COM/LESACACIASFILMS/



ANNA MAGNANI
BEN GAZZARA TOYÒ

Larmes de Joie

Risate di gioia

UN FILM DE
MARIO MONICELLI

TITANUS présente "LARMES DE JOIE" (RISATE DI GIOIA) avec ANNA MAGNANI, TOYÒ, BEN GAZZARA, FRED CLARK, EDY VESSEL, GINA ROVERE, TONI UCCI
SCÉNARIO SUSO CECCHI D'AMICO, AGE SCARPELLI, MARIO MONICELLI D'APRÈS LES NOUVELLES D'ALBERTO MORAVIA. IMAGE LEONIDA BARBONI. DÉCORS ET COSTUMES PIERO GHERARDI. MUSIQUE LELIO LUTTAZZI. MONTAGE ADRIANA NOVELLI
DIRECTEUR DE PRODUCTION NELLO MENICONI. PRODUCTION SILVIO CLEMENTELLI. RÉALISATION MARIO MONICELLI

SDI CNR Les Acacias L'ITALIE PARIS

SYNOPSIS

Deux anciens artistes de music-hall, Gioia Fabricotti, surnommée Tortorella, figurante à Cinecittà, et Umberto Pennazzuto alias Infortunio, qui vit de petites combines, se retrouvent, sans l'avoir voulu, à passer une fois de plus ensemble la nuit de la Saint-Sylvestre. Entraînés par Lello, un petit truand, ils vont de fête en fête et de mésaventure en mésaventure.



SUR RISATE DI GIOIA

Entre deux œuvres qui figurent parmi ses entreprises les plus ambitieuses, *La Grande Guerre* en 1959 et *Les Camarades* en 1963, Monicelli tourne deux films a priori mineurs, *Larmes de joie* en 1960 et l'épisode « Renzo e Luciana » de *Boccace 70* en 1961 (ce récit ne figurait pas dans la version présentée à Cannes ce qui provoqua un mini scandale). En fait, à mieux y regarder, ce sont deux œuvres importantes, la première pour la subtilité et la drôlerie de son sujet, la seconde par la profondeur de son propos. Comme souvent dans les films de ces années, le point de départ de *Larmes de joie* est littéraire : deux nouvelles d'Alberto Moravia, *Risate di gioia* et *Ladri in chiesa*. Quant au scénario, auquel Monicelli apporte la dernière touche, il est écrit par Suso Cecchi D'Amico qui avait déjà collaboré à d'autres films du cinéaste.

À l'époque, malgré une distribution exceptionnelle et un récit aux nombreux rebondissements, le film reçoit un accueil mitigé. Monicelli lui-même n'était pas totalement convaincu par la justesse de l'entreprise, pensant notamment que l'on pouvait utiliser Anna Magnani et Totò de manière différente :

« Je pensais que le couple n'était pas bien assorti, parce qu'ils avaient tous les deux une forte personnalité et qu'ils tenteraient de prendre le dessus l'un sur l'autre. »

En fait, il n'en fut rien. Comme le rappelle la compagne de Totò, Franca Faldini :

« Quand on lui proposa *Larmes de joie*, Totò fut très heureux. Il rêvait depuis des années de travailler à nouveau avec Monicelli. Parfois, il considérait qu'il était snobé par le cinéaste, il se demandait pourquoi et il en souffrait. En plus, dans le film, il y avait Anna Magnani, pour qui il avait un véritable culte, comme actrice et comme femme... Pendant la guerre, ils avaient joué ensemble dans des revues extraordinaires et quand ils se rencontraient – toujours occasionnellement, car dans le privé ils fréquentaient des amis différents –, il y avait des embrassades, des émotions sincères, des marques d'affection, et un tas de souvenirs. »



Ainsi, le film réunit à nouveau un couple célèbre – Totò et Anna Magnani – qui avait porté sur toutes les scènes d'Italie des revues légendaires acclamées par le public. Dans ces revues, « la » Magnani donnait la réplique avec toute sa gouaille romaine à la marionnette napolitaine qu'était Totò : un cocktail exceptionnel que Monicelli relance sur l'écran pour une odyssée nocturne – la nuit de la Saint-Sylvestre – entre une figurante de Cinecittà et un vieil acteur de music-hall. Troisième personnage de cette nuit insolite, Ben Gazzara qui joue le rôle du voleur Lello. L'acteur emblématique de John Cassavetes tient là son premier rôle en Italie, pays où – comme beaucoup d'acteurs étrangers – il reviendra souvent pour des films dirigés par Marco Ferreri, Pasquale Festa Campanile, Alberto Bevilacqua, Giuseppe Tornatore, Valentino Orsini, Giuliano Montaldo... Gazzara se souvient :

« Anna Magnani et Totò formaient un couple inimitable, unique. Ils improvisaient de manière si spontanée, si créative, qu'ils faisaient revivre la commedia dell'arte. »

En homme intelligent, fin connaisseur des goûts du public, Monicelli s'interrogeait sur le succès du film et le pensait peu adapté à son époque :

« *Larmes de joie* fut un fiasco car, tout en étant un beau film, c'était un peu démodé. Son histoire, celle d'une femme qui la veille du jour de l'an se trouve rejetée par tous, le faisait ressembler un petit peu aux vieux films américains des années quarante, style William Powell et Frank Capra. »

Monicelli ajoutait, pensant à d'éventuelles reprises du film et ignorant bien sûr que le film n'arriverait que cinquante trois ans plus tard dans la distribution française :

« J'aimerais bien voir *Larmes de joie* distribué une seconde fois pour découvrir quel genre d'accueil le public d'aujourd'hui lui réserverait. »

Lors de sa sortie en Italie en octobre 1960, le film est accueilli de manière contrastée : louanges et réserves se partagent les pages des journaux. Souvent le film est comparé au *Pigeon*. [...]



Vingt-cinq ans plus tard, dans son livre consacré à Mario Monicelli (*Il castoro cinema*, 1986), Stefano Della Casa – un des meilleurs connaisseurs du cinéma populaire italien – propose une analyse précise du film et en souligne la richesse :

« L'histoire d'une nuit romaine d'aventures qui se termine par une aube grise est clairement inspirée de films comme *Il Bidone* ou surtout *La Dolce Vita*. Il y a l'Américain ivre, les courses en voiture dans les rues de la capitale, la fête privée pour les aristocrates étrangers et celle plus populaire où il suffit de payer pour pouvoir y participer. La trouvaille de Monicelli est celle de choisir comme protagonistes deux personnages hors du temps, deux déclassés qui cherchent à s'adapter au climat du bien-être mais qui demeurent liés à des valeurs désormais dépassées. Le récital que Tortorella et Infortunio improvisent face à la foule chahuteuse de la boîte de nuit (un des plus beaux jamais réalisés par Totò qui, désormais vieux, semble vouloir se souvenir de son passé dans le music-hall) est une espèce d'affirmation de « différence » : à l'imbécillité du présentateur et à la pauvreté des numéros de variétés, ils savent opposer, lui et sa partenaire, un numéro de grande classe (qui, à l'évidence, se noie dans l'anxiété de s'amuser de l'assistance). Même la séquence finale – le psychodrame de la Magnani qui se feint miraculée avec Totò qui joue les faire-valoir – a quelque chose de plus que la simple et maladroite application à la vie de la scène que la Magnani a interprété à Cinecittà au début du film, réjouissante satire des films mythologiques à succès, avec un metteur en scène qui évoque un peu Blasetti, un peu Bragaglia, un peu le metteur en scène des romans photos du *Cheik blanc* : les deux comédiens ont recours à une tradition populaire à laquelle plus personne ne croit. »

Laissons à Fabrizio Borghini, dans son livre sur Monicelli, le mot de la fin : « Infortunio, Lello et Tortorella sont trois représentants exemplaires de cette galerie de marginaux qui, déjà dans *Le Pigeon*, a élevé en système de vie l'art de la débrouille, même si le ton de *Larmes de joie* est plus amer. Le film souligne le caractère de la femme : celle-ci, bien que défaite et humiliée dans ses sentiments par le comportement ambigu des deux hommes, ne s'affranchit pas moins de la domination du mâle afin d'affronter seule la lutte quotidienne pour la survie. »

JEAN A. GILI

(texte écrit en 2013 pour la première sortie au cinéma du film en France)